

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1894

No. 10

SOMMAIRE :

L'HYDRE DE LA RÉBELLION, *Duroc*. — LES QUETES POUR LAVAL, *Universitaire*. — LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE ET LE SOCIALISME, *Labor*. — LOURDES ET ZOLA, *Henri Roulland*. — A TRAVERS UNE CHRONIQUE, *Ursus*. — DEUX JEUNESSES, *Larisse*. — DANS L'OPPOSITION, *Paul de Cassagnac*. — A PROPOS DU PROCÈS, DEUX OPINIONS, *Copieur*. — ST. SULPICE A PARIS, *Noleb*. — FEUILLETON : LA MAIN COUPÉE, (Suite), *Henri Rivière*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 1425, Montréal.

L'HYDRE DE LA REBELLION

Joseph Prudhomme était hanté de l'hydre de l'anarchie.

Il a quelques uns de nos habits rouges montréalais que hante l'hydre de la rébellion.

Aussitôt que l'on cite le nom d'un patriote, ou que l'on veut honorer la mémoire d'un des combattants de '37, il se lève quelque bureaucrate plus ou moins authentique qui proteste.

On lance du "rebelle" à la tête du patriote et tout est dit.

Généralement, les auteurs de ces algarades sont des débâllés de la "Mother Country" qui connaissent aussi peu nos affaires que nous connaissons celles qui leur valurent l'exportation.

Ainsi, un cocodès quelconque — en anglais, on dit un Cockney — s'est ému de l'audace des Canadiens qui prétendent élever une statue au Dr Chénier, le héros de St Eustache.

Eh oui, il y a encore des malins qui croient nous intimider et se figurent que quelques traits de plume à la Colborne vont faire baisser les têtes ou nous forcer à enfile le nœud fatal.

Détrompez-vous, M. le bureaucrate.

Voici ce qu'écrit le *rouget* en question dans un journal peu lu mais très anglais, le *Metro-politan* :

Monsieur, — Votre allusion de samedi dernier au

sujet du monument projeté pour le Dr Chénier arrive à propos; car il paraît que le conseil de ville a délégué deux de ses membres pour choisir un emplacement pour la statue. Ce qui veut dire que notre conseil; approuve l'érection dans notre ville d'un monument au Dr Chénier — UN REBELLE.

Un mouvement de ce genre serait un brandon de discorde dans notre ville, car nous avons assez de blessures actuelles sans aviver les anciennes. Les uns pensent que Chénier était un héros et un patriote, d'autres voient en lui un rebelle condamné par sa Reine et par son Eglise. A quoi donc peut-il servir de tenir la mémoire de cet homme devant le public? N'est-ce pas simplement tenir éloignées les deux races? Votre article prouve que l'élément anglais, dans une certaine mesure est sous l'impression que les Canadiens en général approuvent l'idée de commémorer Chénier. C'est une erreur. Les Canadiens étaient aussi loyaux en '37 qu'ils l'étaient en 1775 et en 1812 et aussi opposés à Chénier et à sa cause. Il est du devoir de la presse d'empêcher la réussite de ce dangereux projet. Une once de prévoyance vaut un livre de remède.

CITOYEN.

Là-dessus, M. le *Citoyen* apothicaire rentre chez lui avec la même confiance que les sauveurs du Capitole rentraient à la niche et croit avoir délivré le Canada d'un grand péril.

Le *Metropolitan* n'a ni importance ni influence, nous le savons, mais du moment où il se trouve des individus assez emplâtres pour émettre des idées aussi nulles, aussi insignifiantes et aussi anti-historiques que ces élucubrations, nous nous plaisons à leur mettre le nez dans leur sottise.

Parlons d'abord du fait qui semble étrange d'élever un monument à un rebelle.

N'avons-nous pas au cimetière de la Côte-des-Neiges un monument élevé à la mémoire de plusieurs rebelles.

Mais le pays tout entier n'a-t-il pas payé de ses deniers pour faire élever sur le terreplein du parlement un monument à Sir Georges Etienne Cartier, un rebelle, et compagnon des Papineau et des Chénier.

Allons plus loin. Ontario ne vient-il pas d'élever un monument à ses rebelles de 1837, et M. J. D. Edgar, député d'Ontario-Ouest, un anglais qui vaut tous les *Citoyens* du *Metropolitan*, n'a-t-il pas prononcé devant dix mille Canadiens-Anglais d'Ontario l'éloge des héros qui prirent les armes contre les bureaucrates de leur province pour assurer le gouvernement responsable à nos compatriotes.

Oh! il ne sait pas grand chose le déballé de la feuille de chou anglaise.

Dire que les Canadiens français ne conservent pas pieusement la mémoire de Chénier, c'est un sacrilège, quand ce n'est pas une idiotie.

Il n'y a qu'un homme qui ait publiquement insulté à la mémoire de Chénier, et cet homme est au ban de la société canadienne.

Le seigneur du Plateau des Chênes peut promener dans les rues sa trogne à la Bismarck suivi de dogues bâtis à son image, les patriotes s'en éloignent avec dégoût et les Canadiens le regardent avec haine, car c'est lui dont les ancêtres ont mitraillé les compagnons de Chénier et qui s'est appliqué à salir la mémoire des vaincus.

Si ce sont là les Canadiens auprès desquels s'est renseigné *Citoyen*, nous le plaignons.

D'ailleurs, chaque jour suffit à sa peine: nous n'avons pas compté sur les Anglais pour élever le monument de Chénier, qu'ils se taisent donc, ou bien nous demanderons pourquoi on nous impose sur une place publique le statue d'un politicien dont les états de service se mesurent aux crocs en jambes donnés à la justice, à l'honnêteté et au respect des convictions de chacun.

DUROC

LES QUETES POUR LAVAL

Nous avons annoncé précédemment que les évêques des divers diocèses avaient décidé de s'associer à l'œuvre d'encouragement de l'Université Laval, dont l'objet est l'achèvement du vaste édifice de la rue St Denis et son aménagement convenable.

De ce qui avait circulé dans le public et avait été répété par Dame rumeur, nous avons compris que chaque diocèse consentait à être taxé d'un certain montant pour un certain laps de temps en faveur de l'Université.

Les revenus actuels de chacun des diocèses en question justifiaient parfaitement cette petite imposition qui, si nous nous rappelons

bien, devait s'élever à trois mille dollars environ.

Quelle n'a pas été notre surprise en lisant la circulaire épiscopale, fort élégamment conçue d'ailleurs, qui prescrivait un effort en faveur de l'Université Laval, mais dans un tout autre sens qu'on nous avait annoncé.

Ainsi, au lieu de mettre les diocèses à contribution on y met le public.

Voilà qui est étrange.

La circulaire rappelle aux fidèles leurs devoirs envers l'Université Laval. Nous ne sentions pas le besoin de ce rappel, car il nous semble que les fidèles y songent beaucoup plus que l'autorité ecclésiastique.

Les pères de famille qui se saignent pour payer les inscriptions de leurs fils dans un établissement de second ordre, par l'insuffisance de ses ressources ; les professeurs qui se résignent à fournir des cours sans rémunération ; le public qui est exclus de toute participation aux affaires de l'Université, et qui pourtant attend avec calme des jours meilleurs, tout ce monde-là n'a pas besoin qu'on lui fasse songer à cette institution qu'on lui impose sans la compléter.

On prend bien soin de noter que l'Université Laval est une œuvre religieuse et nationale tout à la fois, mais on ne paraît songer qu'en second lieu à ce terme de national et il suffit pour le constater de lire, dans la lettre circulaire des évêques, l'énumération des grandes œuvres d'éducation auxquelles s'intéresse notre clergé.

"La Providence," dit la circulaire — c'est sous ce titre qu'on désigne le Séminaire — est venue au secours des Canadiens. Elle a doté notre pays : 1o d'un collège canadien à Rome (en violation des clauses qui régissaient la donation royale) ; 2o d'un séminaire de philosophie à Montréal.

"Voilà l'œuvre religieuse ; arrivons à l'œuvre nationale : 3o d'un commencement d'édifice pour l'Université Laval."

On avouera que la "Providence" ne mène pas de front les œuvres religieuses et les œuvres nationales.

Le collège canadien à Rome coûte au Sémi-

naire depuis sa fondation au bas mot deux millions.

Le séminaire de philosophie a coûté un million.

Quant au commencement de construction de l'Université Laval il ne coûte encore rien au Séminaire puisque celui-ci n'a fait que prêter de l'argent en échange d'une garantie sur un édifice de haute valeur.

La circulaire épiscopale, après avoir ainsi établi d'une façon boiteuse les grands secours accordés à l'Université Laval par la "Providence," demande aux citoyens riches de souscrire, demande au peuple d'apporter son obole et ordonne, deux fois par année, des quêtes dans les églises en faveur de l'Université.

Cela n'est pas du tout la conclusion à laquelle nous nous attendions et nous ne pensions pas qu'on allait nous demander de nouveaux sacrifices sans y prendre une part.

"En effet, quel est l'utilité de ces quêtes, pourquoi ne pas plutôt conseiller aux fidèles de faire une souscription et de conserver la gerance des fonds qu'ils seront décidés à verser.

Le public n'a pas eu à se louer jusqu'à présent de l'ingérence de l'autorité ecclésiastique dans le maniement des fonds de l'Université Laval.

Tout le monde sait que jamais compte public n'a pu être rendu des \$40,000 du fonds des Biens des Jésuites, et que jamais personne n'a pu connaître ni l'emploi ni le montant des sommes perçues sur la part des messes revenant à l'Université Laval par décision pontificale.

Pourquoi s'exposer aux mêmes déboires.

Ce n'est pas cela que le public attendait ; il attendait que sur les revenus diocésains ordinaires, il serait fait une part pour "l'œuvre religieuse et nationale" comme il est fait pour toutes les œuvres religieuses.

Et il se réservait ensuite, ainsi encouragé, voyant le résultat assuré, de mettre lui-même la main à la poche.

Mais qui lui sert de faire seul le sacrifice ? s'il est seul à se saigner, pourquoi lui imposer le temps et le lieu ; pourquoi surtout lui imposer une tutelle qui n'a pas au moins pour com-

pensation une certaine dose de baume sonnante et trébuchant.

Si ce sont les quêtes qui doivent fournir les capitaux nécessaires à l'achèvement de l'Université Laval, ne craint-on pas qu'il faille attendre longtemps cet achèvement; ne craint-on pas surtout que le public obligé de tout fournir ne préfère avant peu être maître chez lui, dans la maison qu'il aura bâtie de ses deniers.

L'étrange façon dont les évêques entendent protéger et encourager l'œuvre de l'Université Laval nous semble tout simplement devoir prochainement avoir comme conséquence un mouvement encore plus accentué vers la création d'une université libre.

Au lieu de quêtes, ce seraient des souscriptions qui édifieraient une œuvre purement nationale, mais au moins chacun pourrait demander compte de ses fonds sans être taxé de révolté et surtout sans subir une interdiction que le jugement rendu par le juge Doherty rend infaillible et inextinguible.

UNIVERSITAIRE.

LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE ET LE SOCIALISME

On n'ignore pas les ravages que les doctrines socialistes ont causé en France et les perturbations que leur propagation a amenées dans l'état économique du pays.

Nous avons signalé l'invasion au Canada de quelques unes de ces doctrines et les essais timides d'introduction de quelques unes de ces utopies.

Elles n'ont pas encore pris une consistance qui nécessite de les combattre, mais à coup sûr la vulgarisation des idées contraires est un besoin qui s'impose.

Le gouvernement actuel de la République Française est un gouvernement de combat qui a entrepris d'arrêter le progrès du fléau socialiste et qui travaille durement à remplir sa tâche.

En faisant la part du feu dans les grands centres, il s'agissait d'empêcher l'infiltration de

ces idées dans les campagnes où elles pouvaient provoquer une nouvelle Jacquerie et créer un bouleversement invincible.

Aussi croyons nous que le discours prononcé dernièrement par le ministre des finances, M. Poincaré, à Commercy, où cette question du socialisme et de la propriété individuelle est traitée de main de maître constitue un document suffisamment éloquent pour être transmis au public.

Voici la teneur du passage principal, ou plutôt du passage dogmatique de ce discours :

Nous demeurerons fidèlement attachés à ce respect attentif de la liberté humaine dont parlait la célèbre adresse de 1791, et à cette inviolabilité de la propriété individuelle que proclamait hautement la Déclaration des droits. La propriété individuelle, messieurs, un parti s'est levé qui la tient pour la condamnée et qui ne lui fait grâce de quelques années d'une durée provisoire que dans l'espérance de grossir ses rangs de recrues un peu disparates. On dit aux paysans : Venez à nous, aidez-nous à détruire la propriété des autres, les autres nous aideront ensuite à détruire la vôtre.

Je ne sais si ce langage a des chances d'être compris dans les campagnes et si le bon sens subtil des agriculteurs français ne suffira pas à en relever la contradiction; mais ce que je sais, c'est que si jamais la notion de la propriété individuelle venait à s'obscurcir en ce pays, c'en serait fait de la liberté, de la civilisation, de la patrie. De la liberté, car la propriété individuelle n'est, comme on l'a excellemment dit, que la projection de la personnalité humaine dans le domaine matériel des choses de la civilisation; car la propriété individuelle est en même temps que la meilleure régulatrice de l'ordre, la plus féconde inspiratrice du travail et de l'industrie. De la patrie, car c'est le développement de la propriété individuelle qui a fait la puissance et la prospérité de la France moderne.

Ce discours est admirable de clarté et de puissance d'idée.

C'est la plus belle réponse à faire aux apôtres de la socialisation des biens.

Ce sont ces grandes idées réconfortantes que nous aimerions voir propager dans notre population canadienne si peu accoutumée à l'idée du moi.

Faire comprendre à nos braves habitants dans un langage moins philosophique, mais plus énergique peut-être, que la propriété est la matérialisation de la personnalité et que nul, quel qu'il soit, n'y peut porter atteinte ni par droit divin, ni par droit créé à moins de libre consentement. Ce serait sauver

la classe agricole de cette grosse charge qui l'écrase et qu'elle croit née avec la terre, la charge qui chasse notre population rurale aux États-Unis, la charge des œuvres religieuses.

LABOR.

LOURDES ET ZOLA

(Suite)

II

La *Semaine Religieuse*, à laquelle certains journaux spécialistes ont emboîté le pas, appréciant le nouveau livre de Zola a dit, entre autres accusations non justifiées, que le caractère de Bernadette était complètement travesti.

J'ignore si le caractère de la douce paysanne pyrénéenne est travesti, mais je ne le crois pas. Dans tous les cas, Zola ne mérite pas les reproches des gens pieux, car il a représenté Bernadette sous les traits les plus charmants et les plus touchants. S'il y a là un travestissement de caractère, ce n'est pas à la *Semaine Religieuse* de se plaindre.

Bernadette, que les discuteurs de miracles représentent ordinairement comme une idiote cultivée ou une complice rouée, est, selon Zola, le résumé de la pureté humaine. Sa brutalité d'analyste désarme devant la douce enfant et il n'a pour elle qu'admiration et tendresse.

Il faut lire Zola pour connaître Bernadette ; et lorsqu'on la connaît on ne l'aime pas seulement, on l'admire. Grâce à l'auteur de *Lourdes*, Bernadette marche dans l'histoire entre Ste Geneviève et Jeanne Darc. Comme ces deux incarnations de la vertu, elle passera à la postérité et deviendra une gloire nationale.

Si Zola a travesti le caractère de cette vierge, il mérite le blâme des profanes et la louange des *Semaines Religieuses*. C'est pourtant le contraire qui se produit.

Voyons alors comment s'exprime Zola au sujet de Bernadette :

“ Elle poussait chétive, toujours malade, souffrant d'un asthme nerveux qui l'étouffait aux moindres sautes du vent ; et, à douze ans, elle ne savait ni lire ni écrire, ne parlant que le patois, restée enfantine, retardée dans son esprit ainsi que dans son corps. C'était une bonne petite fille, très douce, très sage, d'ailleurs une enfant comme une autre, pas causeuse pourtant, plus contente d'écouter que de parler. Bien qu'elle ne fût guère intelligente, elle montrait souvent beaucoup de raison naturelle, avait même parfois la répartie prompte, une sorte de gaieté simple qui faisait rire. On avait eu une peine infinie à lui apprendre le chapelet. Quand elle le sut, elle parut vouloir borner

là sa science, elle le récitait d'un bout de la journée à l'autre, si bien qu'on ne la rencontrait plus, avec ses agneaux, que son chapelet aux doigts, égrenant les *Pater* et les *Ave*.

Qu'y a-t-il, dans ce portrait de petite paysanne montagnarde, de contraire à la vérité et à la bonne foi de l'écrivain ? Qu'est-ce qui peut bien indiquer qu'il y ait travestissement ou altération du caractère de Bernadette ?

Suivons la, et voyons ce qu'elle inspire à Zola après les apparitions :

“ Et comme l'on comprenait que Bernadette, née de cette terre de sainteté, y eût fleuri telle qu'une rose naturelle, éclore sur les églantiers du chemin ! Elle était la floraison même de ce pays ancien de croyance et d'honnêteté, elle n'aurait certainement pas poussé ailleurs, elle ne pouvait se produire et se développer que là, dans cette race attardée, au milieu de la paix endormie d'un peuple enfant, sous la discipline morale de la religion. Et quel amour avait tout de suite éclaté autour d'elle ! quelle foi aveugle en sa mission, quelle consolation immense et quel espoir, dès les premiers miracles ! Un long cri de soulagement venait d'accueillir les guérisons du vieux Bourriette, recouvrant la vue, et du petit Justin Bouhohorts, ressuscitant dans l'eau glacée de la fontaine. Enfin, la sainte Vierge intervenant en faveur des désespérés, forçait la nature marâtre à être juste et charitable. C'était le règne nouveau de la toute-puissance divine, qui bouleversait les lois du monde pour le bonheur des souffrants et des pauvres. Les miracles se multipliaient, ils éclataient plus extraordinaires de jour en jour, comme les preuves indéniables de la véracité de Bernadette. Et elle était bien la rose du parterre divin, dont l'œuvre embaume, qui voit naître autour d'elle toutes les autres fleurs de la grâce et du salut.”

Là encore, rien que de très flatteur pour Bernadette.

Écoutons maintenant le récit d'une visite faite à la voyante par un médecin du pays :

“ Elle venait d'avoir vingt ans, il y avait six ans déjà que les apparitions s'étaient produites ; et elle le surprit par son air simple et raisonnable, sa modestie parfaite. Les sœurs de Nevers, qui lui avaient appris à lire, la gardaient avec elle à l'Hospice, pour la défendre contre la curiosité publique. Elle s'y occupait, les aidait dans les besognes infimes, était d'ailleurs si souvent malade, qu'elle passait des semaines au lit. Ce qui le frappa surtout en elle, ce furent ces yeux admirables, d'une pureté d'enfance, ingénus et francs. Le reste du visage s'était un peu gâté, le teint se brouillait, les traits avaient grossi ; et, à la voir, elle n'était guère qu'une petite fille de service comme les autres, effacée et chétive. Sa dévotion restait vive, mais elle ne lui avait pas paru l'extatique, l'exaltée qu'on aurait pu croire ; au contraire, elle montrait plutôt un esprit positif, sans envolée aucune, ayant toujours à la main un petit tricot, une broderie. En un mot, elle était dans la voie commune, elle ne ressemblait en rien aux grandes passionnées du Christ. Jamais plus elle n'avait eu de visions, et jamais, d'elle-

même, elle ne causait des dix-huit apparitions qui avaient décidé de sa vie, il fallait qu'on l'interrogât, qu'on lui posât une question précise. Brevement, elle répondait, tâchait ensuite de rompre l'entretien, n'aimant pas à parler de ces choses. Lorsqu'on voulait pousser plus avant, qu'on lui demandait la nature des trois secrets dont elle avait reçu la divine confiance, elle se taisait, détournait les yeux. Et il était impossible de la mettre en contradiction avec elle-même, toujours les détails qu'elle donnait demeuraient conformes à sa vision première, elle semblait en être venue à répéter strictement les mêmes mots, avec les mêmes sons de voix."

Le récit continue, montrant toujours Bernadette bonne, modeste, pauvre.

Les foules accouraient pour la vénérer; chacun voulait toucher ses vêtements, posséder un objet lui ayant appartenu. On lui offrit des sommes fabuleuses pour son chapelet. Elle refusa, ennuyée de ces démonstrations, mais toujours résignée. Il ne tenait qu'à elle d'accaparer tous les millions qui ont coulé à Lourdes; elle n'accepta rien, ni pour elle ni pour sa famille qui demeure aussi pauvre que par le passé.

Elle voulut conserver sa simplicité; lasse de toutes les obsessions, dont la bêtise et la vanité humaines l'accablaient, elle quitta Lourdes pour se retirer dans un cloître, au grand contentement des personnages officiels qui exploitaient la grotte miraculeuse; car, bien qu'effacée et obéissante, Bernadette était une puissance redoutable. Elle eût pu, changeant de rôle, tout attirer à elle et rendre la concurrence impossible. Quoiqu'une rumeur assez générale attribue cette retraite à la volonté de l'évêque de Tarbes, Zola, honnêtement, rétablit les faits et déclare, sur la foi des documents sérieux dont il s'est servi pour faire son livre, que Bernadette fut la première à désirer quitter Lourdes et qu'elle n'a jamais subi la moindre violence à ce sujet.

Plus loin, le docteur continue son récit :

"Je veux vous dire une imagination qui m'a hantée souvent. . . . Admettez que Bernadette ne fut pas cette enfant simple et farouche, donnez-lui un esprit d'intrigue et de domination, faites d'elle une conquérante, une directrice de peuples; et tâchez d'évoquer ce qui se serait passé alors. . . . Evidemment, la Grotte serait à elle, la Basilique serait à elle. Nous la verrions trôner dans les cérémonies, sous un dais, avec une mitre d'or. Ce serait elle qui distribuerait les miracles, dont la petite main conduirait les foules au ciel, d'un geste souverain. Elle rayonnerait, étant la sainte, l'éluë, celle qui seule a contempilé la divinité face à face. Et, en somme, rien ne paraîtrait plus juste, elle serait au succès après avoir été à la peine, elle jouirait glorieusement de son œuvre. . . . Tandis que, vous le voyez, elle est frustrée, dévalorisée. Les maisons merveilleuses qu'elle a semées, ce sont d'autres qui les occupent. Pendant les douze années qu'elle a vécu à Saint-Gildard, agenouillée dans l'ombre, il y avait ici des victo-

rieux, des prêtres en habits d'or, chantant des actions de grâce, bénissant des églises et des monuments, bâties à coups de millions. Elle seule a manqué au triomphe de la foi nouvelle dont elle a été l'ouvrière. . . . Vous dites qu'elle a rêvé. Ah! quel beau rêve qui a remué tout un monde, et dont elle, la chère créature, ne s'est éveillée jamais."

Faut-il croire, maintenant, que le caractère de Bernadette a été travesti par Zola?

Et si même Zola avait volontairement idéalisé la pieuse enfant, faudrait-il lui en faire un crime?

Mais non. Zola a fait l'histoire de cette humble créature à l'aide de documents; il a consulté les souvenirs personnels des honnêtes gens qui ont connu la sainte; il s'est imprégné de l'opinion de tous ceux qui ont toujours demeuré où elle a vécu; il a questionné le passé, les monuments, les champs et jusqu'au galet qui servait d'abri à Bernadette, et tout lui a répondu par une clameur respectueuse et admirative.

HENRI ROULLAUD.

(A suivre)

A TRAVERS UNE CHRONIQUE

Le chroniqueur de la *Presse* a pondu, samedi dernier, sur la sixième page de son journal, une colonne d'arlequinades où il y a de tout, même des sottises.

Une des plus mémorables est la suivante :

Je pourrais vous parler du czar et de sa mort; mais le premier n'a eu que le mérite d'être czar, position très lucrative dont il hérita de son papa, et la seconde n'intéresserait personne si elle n'était impériale.

Les Français, il est vrai, prétendent que ce czar fut une bonne pâte d'homme. Je ne demanderais pas mieux que de les croire si l'on n'entendait sortir du fond des mines, en Sibérie, des lamentations de pauvres diables en train de crever de faim, de froid et de fatigue, ce qui me gêne singulièrement mon czar.

Et puis, je me dis : "Il n'y a pas pénurie de czars. Celui-ci mort, un czarewitch est là tout prêt à prendre sa place."

Et cela seul me consolera complètement si j'avais besoin de consolations. Or, il faut des malheurs plus grands que le décès d'un personnage impérial, de Russie ou d'ailleurs, pour me faire de la peine.

C'est là une opinion que la *Presse* a le droit d'émettre. Mais le plus élémentaire sentiment des convenances interdissait à son chroniqueur, qui est français, une appréciation si brutale.

Lorsqu'on parle des mines de Sibérie et de la dureté du régime imposé à ceux qui y sont envoyés, il convient de rechercher les motifs qui ont donné ouverture à cette mesure de protection sociale, et il convient surtout de se souvenir que l'enfer sibérien n'existe plus qu'à l'état de légende.

La nouvelle de la mort de son Altesse Royale Monseigneur le Comte de Paris n'a pas été accueillie par la *Presse* avec cette dédaigneuse indifférence.

Il est vrai qu'il y a de ce côté pénurie de successeurs.

De plus, Monseigneur a su se faire payer quarante millions par la France, au moment précis où celle-ci agonisait.

Ce détail n'a pas scandalisé les amis du Trône, parce que le comte de Paris avait du sang allemand dans ses nobles veines ; mais entre celui qui s'est montré implacable pour la France, aux heures cruelles, alors que son rôle lui imposait l'abnégation et celui qui, par son alliance, lui a aidé à reconquérir son prestige et son rang, il me semble qu'un français ne devrait pas hésiter à se prononcer selon les règles de la reconnaissance, de la justice et de la raison.

Une autre anomalie de cette étrange chronique est contenue dans le passage suivant :

Mais tout, cette semaine, est éclipsé par un événement, pour ce pays d'une exceptionnelle gravité. Les plaisirs du monde, les pièces bonnes ou mauvaises, les acteurs acceptables ou exécrables, la mort des feuilles et celle même de l'empereur de toutes les Russies ne sont que d'un médiocre intérêt auprès de la fin et des obsèques de M. Mercier.

On ne parle, on ne s'occupe guère d'autre chose. C'est que, même à son insu, l'homme doit payer à l'intelligence et au talent son tribut de respect et d'admiration.

Et, pour moi, si Alexandre III avait eu son empire en ce pays et était enterré à côté de l'homme dont nous portons le deuil, j'y passerais indifférent devant la tombe du monarque pour aller m'incliner profondément sur celle de M. Mercier.

Car si l'unique titre de gloire du premier fut d'être le fils de son père, le second fut le fils de ses œuvres.

Et entre ces deux paternités il y a l'insondable abîme qui sépare l'insignifiance du génie ; les idées rétrogrades, du progrès moderne.

Il n'y a rien à reprendre dans ces lignes pour ce qui concerne Mercier. La *Presse* reconnaît que l'illustre défunt avait du génie et qu'il marchait à la tête du progrès moderne.

Ces précieuses qualités ne se sont pas manifestées durant la longue agonie de Mercier ; elles n'ont pas surgi soudainement aux yeux et à l'esprit des gens de la *Presse* depuis la mort du cher grand homme. Il les possédait pleinement à l'époque de ses luttes et de sa vigueur.

Pourquoi alors, la *Presse* a-t-elle tant discrédité les actes et le patriotisme de celui à qui elle accorde aujourd'hui du génie ?

Pourquoi a-t-elle toujours fait alliance avec ceux à qui sa haute valeur portait ombre ?

Pourquoi, à l'apôtre du progrès moderne a-t-elle in-

cessamment opposé les aigrefins d'une politique tortueuse ?

Les hommes sensés et les hommes honnêtes seraient bien aises d'avoir une réponse satisfaisante à ces trois questions.

[URSUS.]

DEUX JEUNESSES

I

JEUNESSE D'AUTREFOIS

Une page m'a particulièrement intéressé dans le volume où M. Spuller étudie, avec ses habituelles qualités de généreuse sympathie, d'observation très fine et de sincérité, quelques "Figures disparues" ; c'est la page où il explique pourquoi la jeunesse était heureuse au temps de l'empire, bien qu'elle vécut dans "la servitude".

M. Spuller a raison : la jeunesse est heureuse quand elle remplit aisément sa naturelle fonction, qui est d'aspirer au mieux, ou, si vous voulez, à autre chose. L'autre chose était facile à trouver sous l'Empire : c'était la République avec son cortège de libertés et de vertus. La jeunesse était donc républicaine ; unie en ce sentiment, elle goûtait la joie, aujourd'hui inconnue, de la fraternité. Comme il fallait d'abord que la République fût, les jeunes gens ne se tourmentaient pas à discuter comment elle devait être ; ils aimaient la République tout court, sans les épithètes qui précisent et qui divisent.

Il est vrai, plusieurs sortes de Républiques s'annonçaient dans les physionomies et les caractères des chefs de la jeunesse, que je connus un peu au moment où je commençais mes études.

Je vis entrer un soir, au café Procope, M. Floquet, qui arrivait de Béziers où il avait fait sa première campagne électorale. Accueilli par des vivats et des bravos, il se campa derrière une chaise, qui prit tout de suite un air de tribune, et il nous conta l'histoire de sa candidature, la terreur organisée contre lui, comment il n'avait pu trouver d'afficheurs et s'en était allé par la ville, des affiches sous le bras et le pot de colle à la main. Il nous récita la proclamation où le sous-préfet l'avait comparé à une chauve-souris voltigeant de l'échafaud de 93 aux barricades de Juin. Tout se tenait en la personne du jeune orateur, depuis le plissement de la lèvre dédaigneuse jusqu'au geste de renverser la tête en secouant la crinière léonine ; la voix haute était celle qui convenait à ce geste ; le chapeau aux bords relevés était la coiffure appelée par cette tête ; et l'éloquence avait le ton que faisait prévoir la lèvre, la tête et le chapeau. Quelques-uns souriaient

de cette perfection d'attitude, où se trouvait en effet un peu trop de réminiscences et d'érudition, mais personne ne doutait ni de la sincérité du jeune orateur ni de son courage.

Gambetta avait aussi des tons et des gestes d'éloquence, mais c'était le plus souvent pour rire. La première fois que je le vis, — c'était encore au café Procope, — il était occupé à jouer une scène très amusante, la parodie d'une discussion au Corps législatif. Un avocat, qui s'appelait Guérin, je crois, "faisait" Jules Favre, et Gambetta faisait Billaut, qui tenait alors le portefeuille de l'éloquence gouvernementale. Gambetta soulevait l'éclat de nos rires car sa façon solennelle et sonore de prononcer "le gouvernement de l'empereur". Je lui fus présenté par notre commun ami Gendre, après que la scène se fut achevée au milieu de très joyeux applaudissements, Gambetta me tendit sa large main hospitalière. Gendre, ayant oublié de lui dire au premier moment que j'étais élève de l'École normale revint pour lui donner ce renseignement :

"C'était, dit Gambetta, un titre à ne pas oublier." Et il me parla de mes études et surtout des tragiques grecs et de son admiration pour *Œdipe roi*. Il récita (en français, bien entendu) l'adieu d'Œdipe à l'heure du départ pour l'exil, et le grand geste dont il accompagna cette déclamation me parut admirable. Je le revis ensuite, de loin en loin : la dernière fois que je lui parlai, il était député de Paris, — c'était en 1869, — il m'engagea très amicalement à aller voir : "Je demeure *Via scelerata*" me dit-il ; nous étions place Saint-Sulpice, et il me montra de la main la rue Bonaparte.

Je ne vis qu'une seule fois M. Clémenceau, dans un café de la place de l'Odéon, qu'on appelait, je crois, le café de l'Europe. Il avait une tenue très correcte au lieu que Gambetta était quelque peu débraillé, par goût et bonhomie naturelle, mais peut-être aussi parce que ses fins de mois étaient un peu embarrassées. La parole de M. Clémenceau était spirituelle, coupante, et mordante. Il me parut très gai plutôt que joyeux. Peu de bruit autour de lui ; une sorte de silence dominé par son autorité. Et l'on pressentait le plaisir qu'aurait eu ce médecin, à disséquer, d'une lame claire, l'empire et même l'empereur. Gambetta se serait contenté de l'exil du "propriétaire" comme il appelait l'empereur. Un soir d'été, il jouait au billard, en bras de chemise. Le polytechnicien Cavalier entra, le coiffa de son chapeau et lui dit : "Tu as l'air d'un garde de commerce. — Le jour où le propriétaire voudra s'en aller, répondit Gambetta, je m'engage à le reconduire comme ça jusqu'à la frontière."

Moins connu, faisant bande à part, une bande qui se composait à peu près de lui seul, Vermorel dirigeait

alors une de ces feuilles du quartier latin, qui naissaient, mouraient et renaissaient pour mourir encore. Comme il avait écrit un article dans lequel il louait sans presque faire de réserve, Falloux et Montalembert, je fus chargé par quelques camarades d'aller lui demander l'explication de ce dithyrambe. Je le trouvai dans une triste chambre d'un triste hôtel de la triste rue Férou, travaillant à finir un roman intitulé, s'il m'en souvient bien, *Desperanza*. Il avait l'air embarrassé, chaud et froid, et regardait avec un regard pâle et derrière les lunettes. Son visage élargi aux pommettes, était un visage de pauvre homme. Je lui exposai l'objet de ma visite. Il m'interrompit tout de suite, me démontra que je n'entendais rien à la politique, et qu'il fallait amener tous les chiens contre la bête impériale, sauf à s'entredévorer, l'heure venue de la curée. Il me dit que les Falloux et les Montalembert avaient la grande vertu d'être des ennemis irréciliables de l'empire, et ses yeux pâles brillèrent derrière ses lunettes, lorsqu'il termina son discours sur ce mot : "Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup haï." Ce fut la première fois que je vis quelqu'un aimant la haine.

Il y avait bien là, comme je disais, plusieurs Républiques, depuis l'Athénienne jusqu'à la Commune. Mais ces divergences naissantes ne préoccupaient pas la jeunesse. La République était si haut dans le ciel, belle figure vague, nimbée d'une auréole vive ! Son nom était prononcée avec enthousiasme. Les plus fervents avaient une image de la Déesse dans leur chambre. Je me rappelle un petit appartement d'étudiant où une veilleuse brûlait, les soirs de réunion, devant une Marianne en plâtre. Au-dessus, un fusil était accroché au mur. Il était défendu d'allumer des cigarettes à la veilleuse. La soirée se passait à réciter des vers républicains, et, au moment de la séparation l'hôte disait : "Faisons la prière" : il se mettait au piano et jouait très bas *la Marseillaise*.

Les jeunes gens d'alors professaient l'horreur du militarisme et "des prétoriens", mais ils étaient patriotes en la République et célébraient les gloires militaires de la Révolution. La critique de la Révolution était à peine commencée. Les jeunes gens, dit M. Spuller, "gardaient au fond du cœur le dépôt sacré des généreux principes de la Révolution française". Ils croyaient que la mission de la France était de répandre ces principes, même par les armes. A la fois patriotes et humanitaires, la France moderne était pour eux le soldat de l'humanité, comme la France des Croisades fut pour nos pères le soldat de Dieu. Que de fois j'entendis réciter les vers de Hugo :

O soldats de l'an deux ! O guerres ! Epopées....

Nous connaissions alors la joie d'aimer de grands

poètes. Je garde au profond de mon cœur le souvenir délicieux des heures passées à regarder couler le fleuve superbe de Lamartine et à en écouter l'harmonie souveraine. De Victor Hugo, nous aimons la puissance, l'immensité, la sonorité éclatante, et cette rhétorique passionnée qui exprimait la vague générosité un peu déclamatoire de nos âmes. Notre instinct retrouvait en Musset les qualités exquises de la race, l'esprit, l'ironie de la France, la sincérité de peindre l'amour comme il est, en même temps que nous aimons, aux heures de rêve et de tristesse la mélancolie et la nuit d'octobre, et l'amer regret de ne plus croire.

.... O Christ ! à ta parole sainte.

Les plus graves d'entre nous commençaient à prendre foi en la science. Dégoûtés de l'éclectisme expirant et de la superficielle philosophie spiritualiste, ils se faisaient les disciples d'Auguste Comte, mais leur positivisme n'était pas négatif. La science, qui étudiait en Allemagne et en France les problèmes de la vie, leur promettait l'explication de la vie, une philosophie nouvelle, et même une nouvelle et définitive morale. Ils prétendaient charger un jour la science de l'éducation de la démocratie : "Je me suis fait un serment, disait Jules Ferry ; entre tous les problèmes de ce temps, je me suis promis que j'en choisirais un auquel je consacrerai tout ce que j'ai d'âme, de cœur, de puissance physique et morale ; c'est le problème de l'éducation du peuple." Et il nous semblait en effet que la nation entière naîtrait à une vie nouvelle aussitôt que la République aurait donné au pays, avec la pleine liberté de penser, le bienfait de l'enseignement obligatoire.

En attendant ce lever d'aurore, les menues satisfactions juvéniles où la jeunesse française se complut de tout temps ne lui faisaient pas défaut au temps de l'empire : se procurer de ces exemplaires des *Châtiments* qui arrivaient de Belgique dans des bustes en plâtre de l'empereur, auxquels on cassait la tête (après déjeuner, chez Frédéric Morin) ; écrire au Maître exilé des lettres où l'enthousiasme s'exprimait en antithèses véhémentes ; recevoir de lui un tout petit billet, sur papier pelure d'oignon, comme celui-ci que je vois encore : "Vos pareils sont porte-glaives ou porte-flambeaux" ; écrire dans la *Jeunesse* ou dans la *Jeune France* un dithyrambe en faveur de Brutus et un éreintement de Cicéron, sur textes empruntés à leur correspondance, qu'on venait d'étudier au cours de la préparation à la licence ès lettres ; faire circuler les *Propos de Labienus*, écrits par un bon républicain universitaire, ou la lettre de M. le duc d'Aumale au prince Napoléon sur l'histoire de France ; siffler les personnes bien en cour, Sainte-Beuve au Collège de

France, Nisard en Sorbonne, About au théâtre de l'Odéon ; applaudir Renan hué par les Jésuites ; lire sous le nez des sergents de ville les feuilles hardies, comme le *Courrier du dimanche* ; souscrire pour le rachat de la bibliothèque d'Eugène Pelletan, mis en vente à fin de payement d'une amende infligée par la justice impériale ; s'employer dans les périodes électorales chez Jules Simon, chez Ernest Picard, chez Garnier-Pagès ; croire qu'on était filé par des mouchards ; chercher attentivement sur les enveloppes de ses lettres des traces d'effraction ; doubler son caban de rouge ; appeler son chien "Badinguet," et crier ce nom dans la rue ; se porter en nombre à une représentation de *Tartuffe*, pour, après le vers

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude

s'écrier : "Ce n'est pas vrai" ; ou bien, à la porte du Corps législatif, pour réclamer la publicité des séances ; ou bien dans la cour de la Sorbonne, après la leçon de Saint-Marc, pour aller crier : "Vive la Pologne !" sous les fenêtres de l'hôtel Lambert, etc., etc.

Tout cela, dont je souris aujourd'hui, me paraissait alors sérieux. A la vérité, je ne fus jamais engagé à fond dans ces mouvements de la jeunesse. Des goûts et des sentiments contradictoires se livraient bataille en moi. Mon éducation dans une famille très respectueuse de l'autorité ; le souvenir des récits dont de chers vieux soldats émerveillèrent mon enfance, l'admiration m'en était restée de la grandeur de Napoléon et de sa force ; une défiance naissante de la rhétorique ; l'ambition de commencer au plus vite une vie active, agissante et qui eût de la suite ; toutes sortes de raisons que je donnerais si je croyais que ma psychologie valût la peine d'être connue, — mais je ne le crois pas, — m'arrêtèrent sur la pente où je me précipitai un moment. Mais je me souviens de quelques émotions généreuses que je ressentis, et ce souvenir m'est cher comme celui de premières amours. Il est donc vrai, comme l'a dit M. Spuller, que même "sous l'oppression" et dans "la servitude", la jeunesse était heureuse sous l'empire.

ERNEST LAVISSE.

(A suivre)

La religion adoucit les mœurs. . . pas toujours.

On trouve, dans les journaux français, qu'un enfant de 9 ans nommé Cheymol, enfant de chœur de Saint-Cirgues (Cantal) a tué sa grand-mère d'un coup de couteau parce qu'un flacon de vin que lui avait donné le curé pour avoir bien servi la messe avait été bu en son absence.

DANS L'OPPOSITION

Il est amusant de voir comment se comportent ces bons conservateurs à l'égard du clergé lorsqu'il a le malheur de ne pas suivre leurs dictées.

Voici un article de ce Cassagnac tant aimé du *Courrier du Canada*, à l'égard de l'archevêque d'Albi qui n'a pas voulu assister aux manifestations en l'honneur du comte de Paris.

Si nous en avons dit autant du clergé canadien qui s'est jeté aux pieds du comte de Paris et de l'amant de la Melba ! . . .

C'est en voyage que me parvient, par l'*Autorité*, la réponse de Mgr l'archevêque d'Albi, sorte de *communiqué* envoyé au *Piquero*.

Avant de la relever comme elle le mérite, je désire la mettre à nouveau sous les yeux du public.

La voici :

“ Mgr l'archevêque d'Albi n'a pas cru devoir conseiller au chapitre métropolitain, d'assister en corps et en habit de chœur au service solennel, demandé et obtenu par le Comité royaliste d'Albi, pour le repos de l'âme de M. le comte de Paris ; mais il a laissé à tous ses prêtres la liberté d'y assister individuellement et sans l'habit de chœur.”

Cette réponse — que Mgr l'archevêque d'Albi n'a faite que très tardivement, au bout de huit jours — est d'une hypocrisie rare et d'un cynisme opportuniste. Car elle ne dément rien du tout, et tente une justification impossible.

L'archevêque prétend “ n'avoir pas cru devoir conseiller ” à ses chanoines d'assister en corps et en habit de chœur à la messe célébrée pour le repos de l'âme de Monsieur le comte de Paris.

Cela confirme qu'il le leur a interdit.

Car je voudrais bien savoir ce que signifierait une telle phrase, dite par un supérieur hiérarchique à un subordonné : “ Je ne crois pas devoir vous conseiller d'aller là.”

Cela signifie en bon français et même à Albi : “ Je vous le défends.”

Donc, l'archevêque d'Albi, ainsi que nous l'avions dit, a défendu à ses chanoines d'assister à la messe dite pour le repos de l'âme du plus chrétien des Princes.

Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il leur a permis d'y aller “ individuellement et sans l'habit de chœur.”

La distinction est misérable.

Car aucun de ses prêtres ni de ses chanoines n'avait besoin d'autorisation pour aller *individuellement*, dans une église, à une messe dite pour n'importe qui.

Et tout se réduit à ceci : qu'un supplicié, qu'un scélérat, qu'une canaille quelconque, préfet ou fonctionnaire de la République, peut avoir derrière son char funèbre le clergé d'Albi, *en habit de chœur*, c'est-à-dire en tenue sacerdotale, en tenue de prières, mais qu'un descendant de saint Louis, qu'un prince de la Maison de France n'y a pas droit.

Pour le recommander à Dieu, le clergé d'Albi doit s'abstenir du costume sacré, et se déguiser au besoin.

C'est honteux.

Et je ne comprends vraiment pas que l'archevêque d'Albi ait éprouvé le besoin, même par un remords tardif, de balbutier de pareilles explications, qui soulignent et aggravent la lâcheté commise.

C'étaient de pareils évêques qu'avaient domestiqué les Anglais, quand ils occupaient la France, comme les Républicains l'occupent aujourd'hui.

Ainsi que pour Saint-Cyr, il y eut une promotion, qu'on aurait pu appeler la promotion de Cauchon.

Elle brûla Jeanne d'Arc, pour être agréable aux Maîtres d'alors, à ceux qui détenaient le pouvoir et disposaient des bénéfices.

Et aujourd'hui, si Jeanne revenait pour chasser l'ennemi de nouveau, le franc-maçon, qui détient la patrie française, elle serait brûlée à son choix, dans vingt diocèses, à Beauvais, à Digne, à Albi.

C'étaient encore de pareils évêques qui s'agenouillaient devant les assassins de la Convention et qui, traités de prêtres jureurs, juraient tout ce que voulaient les inventeurs de l'Être suprême.

Cette espèce d'évêques, qui livrent le catholicisme à l'opportunisme Juif et Franc-Maçon, qui crucifient le Christ entre deux larrons nouveaux, qui découragent leurs prêtres et qui nous sacrifient aux persécuteurs de notre Foi — nous saurons, à chaque occasion et sans nous laisser troubler par aucune considération, les relever et les rappeler à tout ce qui leur fait défaut, — eux qui ont donné, pour être nommés, les gages que l'on sait — c'est-à-dire au courage, à la dignité et au devoir.

PAUL DE CASSAGNAC.

A PROPOS DU PROCES

DEUX OPINIONS

La Vérité :

— M. le juge Doherty a renvoyé l'action du *Canada-Revue* contre Mgr Fabre.

Un point, c'est tout.

L'*Evening News* de Toronto :

“ Mais cette affaire ne devrait pas en rester là. L'espoir que nous avons de délivrer Québec de la tyrannie religieuse qui l'opprime ne dépend pas des efforts qui seront faits de l'extérieur. Cela dépend d'une révolution intérieure, d'une révolte du peuple de cette province contre la domination religieuse. Mais pour obtenir cette révolte il faut que la presse de Québec soit libre ; le pouvoir qu'ont les prêtres d'étouffer la voix du mécontentement populaire devra leur être enlevé, et pour arriver à cette fin, tous les amis de la liberté dans le Dominion devraient s'unir afin d'aider la REVUE à en appeler de tribunal en tribunal jusqu'au jour où il sera décidé qu'aucun prêtre ne possède le droit de détruire une publication

" en refusant les sacrements à ceux qui en font la lecture.

" Donnez à Québec une presse libre, et le pouvoir absolu de l'Eglise dans cette province aura vécu. Et le peuple d'Ontario, qui possède maintenant cette liberté pour lui-même, devrait, en épousant la cause de la REVUE, procurer le même bienfait à ses concitoyens canadiens-français qui vivent à l'est de la rivière Ottawa."

COPIEUR.

ST. SULPICE A PARIS

Dans quelques jours seront inaugurés à Paris les superbes bâtiments nouveaux élevés par les Sulpiciens sur l'emplacement qu'occupait, l'année dernière encore, à Issy, l'antique maison de campagne de la reine Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV.

A ce propos, le *Gaulois* nous donne quelques détails rétrospectifs.

Cette maison, dit notre confrère, dont l'histoire est bien curieuse à cause des souvenirs qu'elle rappelait et des personnages de marque — politiques ou religieux — qui l'ont traversée, était devenue en dernier lieu le grand séminaire de philosophie de Saint-Sulpice, où les anciens élèves montraient encore aux nouveaux, il y a quelques mois à peine, les cellules historiques dans lesquelles ont travaillé et prié Lacordaire et Renan.

La maison d'Issy appartenait, vers le milieu du seizième siècle, à un marchand changeur de Paris, du nom de Michel Marteau, qui la vendit un peu plus tard à Jean de la Haie, orfèvre du roi.

Au commencement du dix-septième siècle, elle devint la propriété de la reine Marguerite. Celle-ci s'y était retirée pendant quelque temps pour fuir une épidémie qui désolait la capitale. Elle fut si contente du séjour qu'elle y fit qu'elle n'hésita pas à l'acheter et le paya 33,000 livres.

On vit alors à l'appel de la reine accourir à Issy une foule de gens de lettres, qui reçurent une magnifique hospitalité et témoignèrent de leur reconnaissance en célébrant, en prose et en vers, la munificence de Marguerite de Valois et son goût pour les arts.

Pendant le séjour que Marguerite de Valois fit à Issy, elle donna son nom à la rue de la Reine ou Réginale, qui existe encore aujourd'hui.

A sa mort, Louis XIII hérita de tous ses biens et, par conséquent, de la maison d'Issy; mais il ne l'habita pas. Cette propriété fut vendue à Michel Sarrus, conseiller au parlement de Paris, qui demanda et obtint le premier l'autorisation d'y faire célébrer le saint sacrifice de la messe.

La seconde femme de Michel Sarrus, Antoinette Le

Prêtre, la vendit plus tard à un aumônier du roi, Antoine de Sève, abbé de Notre-Dame de l'Isle-en-Barrois, prieur d'Ulon et de Champdieu, savant ecclésiastique, qui l'habita avec son neveu, Louis Tronson.

Ces deux hommes avaient une vénération profonde pour M. Olier, fondateur de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, dont ils recherchaient avec empressement la conversation et les conseils. Aussi, M. Olier venait-il fréquemment — surtout pendant les dernières années de sa vie — dans cette maison, où il recevait toujours un accueil si cordial.

Le 17 novembre 1655, l'abbé de Sève vendit cette propriété — à très bon compte — à M. de Bretonvilliers, mais avec cette clause qu'à la mort de ce dernier, elle passerait à la communauté de Saint-Sulpice à laquelle l'abbé de Sève avait déjà fait don de sa bibliothèque, l'une des plus riches du temps.

C'est ainsi que l'ancienne maison de campagne de la reine Margot est devenue la propriété des fils spirituels de M. Olier.

NOLEB.

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

PREMIERE PARTIE

III

Il les guérit en effet avec des remèdes fort simples, soit que l'épidémie tirât à sa fin, soit que le spectacle de cet homme plein de santé, riant du mal qui les terrassait, eût rendu aux matelots la force et le courage dont ils avaient surtout besoin. Ce fut alors que votre père lui proposa de le prendre sur l'*Argus*, lui et ses hommes. Il accepta, et nous repartîmes. Bientôt il eut sur tout le monde à bord le plus grand ascendant. Ses compagnons lui étaient dévoués comme des complices le sont à leur chef. Les marins de l'*Argus* le considéraient comme le sauveur, et votre père avait en lui toute confiance. Quant à moi, dès le premier instant, il m'avait inspiré une invincible répugnance. Jugez de mon épouvante, quand je m'aperçus qu'il me recherchait. D'ailleurs, il ne me le cacha point et me demanda ma main. Sur mon refus de l'écouter, il alla trouver mon père. Vous savez comment est mon père, Armand. Il lui répondit d'abord que je vous étais fiancée; puis, comme le capitaine insistait en parlant des grandes richesses qu'il possédait, il lui dit qu'il ne le connaissait que comme un aventurier, et que ce n'était point là un titre suffisant pour épouser miss Stanby. A partir de ce jour, don Ramon ne me parla plus, mais souvent je surpris ses regards fixés sur moi avec une expression singulière. Il était fort sombre et avait de longs conciliabules avec ses hommes et surtout avec son ancien second, un Anglais dont je vous parlerai plus tard. La chaleur

était excessive, et nous avions l'habitude de faire la sieste dans l'après-midi. Un jour que je me retirais comme à l'ordinaire, il me salua et me dit : " Je vous souhaite d'heureux songes, mademoiselle." Je ne sais pourquoi je n'osai descendre chez moi, et je fis pendre mon cadre sous la dunette. J'étais à peine assoupie que je fus réveillée par une grande rumeur, de longs trépignements et des vociférations sourdes, comme si une partie de l'équipage, enfermée dans l'intérieur du navire, eût inutilement essayé de monter sur le pont. J'ouvris les yeux. Mon père et le commandant sommeillaient sur les canapés. Tout à coup ils se levèrent à la hâte et allèrent vers la porte. En même temps quelques hommes accouraient en criant : " Il y a une révolte ! " Je sautai à bas de mon cadre, et je m'élançai sur les pas de mon père et du commandant. Au moment où j'allais les toucher, je les vis tomber atteints de deux coups de feu. Je vis aussi le Brésilien qui venait à moi les bras ouverts. Ses traits resplendissaient d'une horrible joie. " Je savais bien, " disait-il, que vous seriez à moi. " Je ne pensai qu'à fuir, et je me précipitai à la mer. Presque aussitôt j'entends bruire l'eau à mes oreilles ; je sentis que le gouffre se refermait sur moi et je perdis connaissance.

" Lorsque je revins à moi, j'étais couchée dans mon lit et déshonorée. Je ne suis plus une femme, je suis la propriété et l'esclave de cet homme. Ah ! il faut bien que je ne sois plus une femme pour oser vous écrire cela, pour oser vous dire que moi, la jeune fille d'autrefois, l'enfant de votre amour et de vos rêves, je suis devenue le jouet vil de cet homme, de l'assassin de votre père et du mien. Pleurez, mon ami, si vous avez des larmes ; moi je ne pleure plus. Je ne sais plus prier, et c'est à peine si je puis arrêter le blasphème qui monte de mon cœur à mes lèvres. Je demande à Dieu pourquoi il m'a frappée. Que lui ai-je donc fait ? Est-ce qu'il faut désespérer de sa justice, Armand ? Est-ce qu'il ne me délivrera jamais ? "

A cet endroit de la lettre de Lucy, Armand sentit jaillir de ses yeux ces larmes rares et brûlantes qui ne sont point celles de la douleur, mais de la colère et de l'impuissance. Il prit sa tête à deux mains et serra son mouchoir entre ses dents, afin de ne point éclater en cris et en sanglots. Il voulait lire jusqu'à la fin.

" J'ai écrit cela hier, Armand ; et je n'ai pas eu la force de poursuivre. Je vous vois d'ici. Vous me méprisez peut-être ; et vous vous écriez que j'eusse pu me tuer. C'est vrai : je n'aurais eu qu'à m'ouvrir le front contre un meuble. Mais je ne l'ai pas voulu. Moi morte, le crime de cet homme serait demeuré impuni ; la vengeance m'eût échappé. Cela vous surprend sans doute de me voir raisonner ainsi : c'est que la haine et le désespoir ont presque étouffé dans mon cœur tout autre sentiment. Mes souffrances ont été si loin, que, par instants, je ne m'attendris plus sur elles. Aussi, vous verrez qu'afin d'être claire dans mon récit, je m'efforce parfois de parler de moi comme s'il s'agissait d'une autre femme. Et puis, Armand, et puis, pardonnez-moi, si je ne me suis pas tuée ; c'est que je ne veux pas mourir sans vous avoir revu ! — Je reprends donc. — Il fit égorger froidement deux officiers qui restaient et quelques matelots français dans les-

quels ils n'avait pas confiance. Ensuite, avec une infernale habileté, il effectua différents changements à bord et donna à l'*Argus*, l'apparence du trois-mâts que vous connaissez. — Mais ne vous laissez jamais égarer, Armand ; ce trois-mâts est bien l'*Argus*. Le Brésilien a pris des précautions infinies pour donner le change et cacher son crime. Il s'est procuré des papiers en achetant au gouvernement de San-Salvador un brick de guerre, qu'il a coulé ensuite. Il pouvait être inquiété par les croiseurs anglais : il a profité de la guerre que les Etats-Unis venaient de déclarer au Mexique pour changer de pavillon. Il se rendit à Panama, et alla chercher des lettres de marque du gouvernement américain. Cependant son projet n'était pas de faire la course, et ce n'est que tout récemment, et pour une circonstance depuis longtemps attendue par lui, qu'il a mis à son bord les canons que vous lui verrez. Tout à fait rassuré dans cette nouvelle position, qui lui garantissait, le cas échéant, la protection du puissant Etat dont il arborerait les couleurs, il alla hardiment à Valparaiso, y prit un chargement et partit pour la Californie.

" Il y a deux jours, Armand, que je ne vous ai écrit. Je crois qu'il a des soupçons, car il ne m'a pas quittée. Oh ! quelle lutte ! Je reste en sa présence, immobile et muette, plus froide qu'une statue de marbre. Mais, dans d'autres instants, ma faiblesse l'emporte. J'ai peur. Vous ne savez pas ce que c'est que la peur, quelle angoisse elle cause, quel vertige elle donne ! Il m'effraye tant, que je n'ose plus lever les yeux sur lui. Souvent, dès que j'entends le bruit de ses pas, je tremble, puis je perds toute volonté, je ne sais plus ce que je deviens. Quelquefois, en rêvant, j'ai éprouvé une sensation semblable, quand je voyais se fixer sur moi les regards fauves de quelque oiseau féroce. L'on veut crier, se sauver ; mais la voix n'articule aucun son, les pieds restent cloués au sol. Cela fait mal d'avoir peur. Voilà donc dans quelles terreurs je passe ma vie, moi si heureuse autrefois ; et je n'ai que vingt ans, l'âge où les jeunes femmes appartiennent à celui qu'elles aiment et bénissent le ciel de les avoir mises au monde. Moi, je maudis le jour où je suis née.

" Ne vous étonnez pas, Armand, si je vous écris ces choses. J'ai besoin de me rappeler la tâche que je me suis imposée. Au reste, je deviendrai sans doute idiot ou folle, car il m'arrive souvent de répéter à satiété le même mot jusqu'à ce que le sens m'en ait complètement échappé. Ce fut pendant cette traversée de Valparaiso à San Francisco que je me doutai pour la première fois que vous étiez sur nos traces. Le soir d'une relâche à Acapulco, il revint préoccupé et dit à son second :

" — La peste soit des gens superstitieux ! Ils ont à toute force voulu enterrer cet imbécile qui s'est laissé manger par un requin, et placer une croix de bois sur sa tombe. Je n'aime pas que rien indique mon passage. "

" A San Francisco, ce fut bien autre chose. Je suis certaine qu'entre deux êtres unis dans une même pensée de désespoir et de vengeance, il y a de mystérieuses affinités qui révèlent à l'un la présence de l'autre. Quand vous erriez du long du bord, ainsi que je le sus plus tard, j'éprouvais une émotion extraordinaire dont je devinais la cause. Quand vous dîtes venir avec le

commandant du *Vigilant* et que lui, prévenu par ses espions, voulut m'éloigner du bord, instinctivement je résistai de toutes mes forces, et ce ne fut que sans voix et sans défiance qu'on me descendit dans le canot. Je comprenais qu'une chance de salut m'était enlevée. Le soir, j'appris ce qui était arrivé de la manière la plus simple et la plus effrayante.

— Eh bien ? dit-il à l'Anglais.

— Celui-ci hésitait à répondre et me regardait.

— Vous pouvez parler devant elle, reprit-il. A quoi bon nous gêner ? Le jour où tout sera découvert, elle mourra avant nous. Ont-ils bien visité le navire ?

— Ils ont été partout.

— Vous leur avez montré tout ce qu'ils ont voulu voir ?

— Oui.

— Et ils se sont retirés convaincus ?

— Pas le jeune homme. Il ne pouvait se décider à partir et regardait autour de lui d'un air désespéré.

— Ah ! il viendra un temps où je pourrai jouer cartes sur table. Jusque-là il faut dissimuler. Smith, nous partirons cette nuit, mais auparavant il y aura à prendre nos précautions contre le maître d'hôtel, qui doit nous dénoncer ce soir même.

— Ce qui s'est passé cette nuit-là, vous le savez sans doute, Armand, puisque vous nous avez suivis. Il éprouvait je ne sais quel plaisir à vous voir sur sa piste. Le caractère de cet homme est un composé étrange de témérité et d'astuce. La lutte l'attire. Il y trouve l'attrait du jeu et le plaisir de l'orgueil satisfait. C'est ce double sentiment qui l'a déterminé à la comédie de Valparaiso. Il avait préparé son théâtre. Il savait que dans cette ville on l'honorait parce qu'il avait de l'or et qu'on l'admirait pour le faste de sa vie. Quant à ses matelots, il était sûr de ne pas être trahi par eux.

Ils voient en lui un être surnaturel, et il est parvenu à leur faire croire que, le jour où il mourra, ils mourront avec lui. Il espérait jouer si bien son rôle, qu'il se débarrasserait à tout jamais de vos soupçons. Peu s'en est fallu qu'il ne réussit. Il avait fait cacher les anciens marin de l'*Argus*, que vous auriez pu reconnaître. La présence de cette femme avec laquelle il vous a fait souper vous expliquait, comme un luxe banal à l'usage de la première venue, les meubles et les vêtements que vous avez remarqués à San-Francisco. Il vous avait avoué avec bonhomie, dans une ivresse feinte, qu'il était presque un écumeur de mer. De l'obscur réduit où j'étais enfermée, je devinais les doutes qui vous prenaient ; je vous savais à bord, je vous voyais en quelque sorte. Je n'ignorais pas ce dont il était capable, avec quel art il avait ourdi sa trame. Quand j'ai senti que vous vous éloigniez, ma voix s'est frayé un passage malgré le baillon, — car j'étais baillonnée, Armand ! — Quel effroyable cri j'ai poussé ! Il a dû retentir dans votre cœur. Mais je n'ai pu en pousser un second. J'étais à demi-morte. La nuit venue, il me conduisit à terre et me faisait garder à vue. Toutefois l'espérance ne m'abandonna pas. Il me semblait que l'heure de la vengeance approchait, et que, tant que nous n'aurions pas quitté la rade, je pouvais être délivrée. Je me remis à prier Dieu.

— De quelle façon il m'a exaucée ! Au moment suprême,

me, au milieu de la nuit, quand mon bourreau me tirait de ma retraite pour me reconduire à bord, je vous ai aperçu de loin ; vous étiez assis la tête dans vos mains. A la lueur de la lune, votre silhouette se découpait sur le bleu foncé du ciel. Je craignais de me tromper. Je retenais mon souffle ; je croyais à quelque illusion de mes sens. Mais déjà tout mon être volait vers vous. De votre côté, vous regardiez la voiture ; vous aviez relevé la tête. Ah ! que vous m'avez paru grand quand vous vous êtes dressé debout sur votre rocher ! Lorsque j'ai compris que c'était réellement vous, en reconnaissant vos traits que j'avais tant aimés, j'ai eu pendant quelques secondes un ineffable bonheur, rapide comme un éclair, mais éblouissant comme lui. Je me suis précipitée ; j'ai étendu les bras ; j'ai crié votre nom. Alors, j'ai senti la main lourde de mon oppresseur tomber sur moi, et je me suis évanouie. . . .

— Il n'avait rien négligé. Il avait pensé que vous l'attaqueriez au moment de son départ. Aussi, est-ce par une circonstance qu'il avait préparée qu'un bâtiment s'est jeté sur votre goélette à l'instant où elle appareillait. Eh bien, malgré tout, Armand, depuis lors j'ai vécu moins sombre et moins désespéré. Vous saviez que j'existais, que l'*Argus* n'avait point fait naufrage. Si la vengeance devait être impossible, j'étais sûre, du moins, qu'elle serait tentée. Et puis, Dieu, de qui j'avais douté, ainsi que je vous l'ai dit, — car j'ai voulu vous raconter les différents états par lesquels a passé mon âme, — Dieu, à la fin, c'est montré miséricordieux. Smith, cet Anglais qui était chargé de me garder, de surveiller mes moindres mouvements et mes moindres paroles, a eu honte de ce métier d'espion.

C'est surtout depuis qu'il vous a vu à Valparaiso qu'il a compris toute l'étendue de son crime. Peut-être aussi a-t-il le peur d'une expiation prochaine. — Le bourreau, le complice et la victime ont le pressentiment que cet horrible drame va avoir un dénouement, quel qu'il soit. — Depuis quelque temps, ce Smith me regardait d'un œil moins farouche, me parlait d'une voix moins dure. Un jour, il m'a demandé si je pourrais lui pardonner tout le mal qu'il m'avait fait.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? lui ai-je répondu.

— C'est que j'essayerais de le réparer. Je suis un mauvais homme, a-t-il ajouté avec une espèce de feu, mais je ne comprends pas qu'on fasse autant souffrir une femme. . . .

— Armand, je me suis fiée à son repentir ou à ses craintes. C'est lui qui me procure quelques heures de solitude et de liberté. C'est grâce à lui que j'échappe parfois à mon hideux esclavage, quand il peut persuader à mon maître que je suis malade. C'est lui qui m'a donné les moyens de vous écrire et qui a gardé jusqu'ici cette lettre interrompue vingt fois. La voici finie, il va vous l'envoyer. Quand vous l'aurez reçue, vous aurez entre les mains la preuve d'un crime qui n'a point d'égal. Montrez-la hardiment. Je n'ai plus d'honneur à garder, je ne songe qu'à être vengée. Vous pouvez, avec cette dénonciation signée d'une des victimes, exiger l'assistance de tout honnête homme. N'hésitez pas, Armand, et rappelez-vous que vous n'avez personne à sauver, mais un coupable à punir. . .

— Que bonheur que cette lettre ne soit point encore

partie ! Je puis vous apprendre ce que nous allons devenir. Hier, il a été d'une joie folle. Il va exécuter ce projet qui doit le garantir de toute poursuite dans l'avenir. Il a répété à plusieurs reprises que cette circonstance qu'il attendait si impatiemment, était enfin arrivée. Le guerre est éclaté entre l'Equateur et la Bolivie. Il va mettre des canons sur son bâtiment, et l'offrir à l'Equateur, auquel il compte rendre de grands services. En récompense de ses services, il demandera une concession de terrain dans l'intérieur. Là, il n'a plus rien à craindre, et il aura toujours la ressource de la fuite. Si vous arrivez avant la fin de la guerre, il pourra lutter avec vous à forces égales, et jouer cartes sur table, comme il le dit. Eh bien, soit ; c'est ce combat que j'appelle ; c'est ce combat qui peut seul me sauver. Accourez donc, et ne montrez plus ma lettre. Si quelque autre que vous, avec les lenteurs de la justice ordinaire, se chargeait de punir, cette homme aurait vingt fois le temps de s'échapper. Prenez, s'il le faut, parti pour la Bolivie ; mais, je vous en adjure, ne vous laisser arrêter par aucune considération. Comptez ma vie pour moins que rien. Ne songez qu'à votre père assassiné, à votre fiancée à jamais perdu pour vous. Vengez-nous, vengez-moi, vengez-vous vous-même ; car, après tout, Armand, mon frère, mon ami, toi qui m'étais fiancé, tu dois haïr cet homme autant comme je le hais moi-même. . . Cette lettre part, Armand. A bientôt ! Je compte sur Dieu et sur vous."

IV

Pendant la lecture de cette longue lettre, toutes les passions se partagèrent le cœur d'Armand. Mais, quand il l'eût achevée, il devint, par une réaction singulière, calme et presque froid. Il éprouva le soulagement des anxiétés horribles : la certitude. Il touchait enfin au terme de sa lamentable odyssee, et savait que, dans un nombre de jours qu'il pouvait compter, il lutterait corps à corps avec son ennemi, insaisissable jusque-là. A cette pensée, il ne ressentit plus que le désir d'une implacable vengeance, et il le savoura longuement. En même temps, et malgré lui, il songeait à Lucy. Il la voyait tour à tour radieuse, comme aux premiers jours de leur affection, lorsque, appuyée à son bras, elle courait en riant sous les grands arbres ; puis, pâle et flétrie, cachée sous de longs vêtements et ne sortant plus d'une impassibilité morne. Cette double image flottait d'ailleurs dans ses souvenirs, confuse et sans contours arrêtés. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la jeune fille ! Bien qu'il se répétait qu'elle était perdue pour lui et qu'il ne devait s'occuper que de la venger, il avait alors des mouvements convulsifs d'amour et de haine. Armand s'arracha violemment à cette rêverie douloureuse, qui retardait pour lui le moment d'agir, et il prit sur-le-champ ses dispositions pour aller en Bolivie.

La nouvelle de cette dernière campagne fut accueillie avec joie à bord de la goëlette. L'équipage, en effet, avait fini par s'associer aux espérances, aux déceptions, aux chagins de son chef. Quand le bâtiment fut sous voiles, le capitaine Ledru serra la main d'Armand avec une vive émotion, comme on serre la main d'un ami à l'instant d'un duel à mort.

La guerre que l'Equateur venait de déclarer à la Bolivie était un de ces conflits qui éclatent souvent entre les républiques de l'Amérique du Sud. Les présidents des deux pays mènent à la frontière leurs armées, composées de quelques milliers de soldats, et là il se tue un petit nombre d'hommes de part et d'autre. C'est de chaque côté une occasion de pillage, et surtout un prétexte pour lever des impôts. Sur mer, la lutte est moins sérieuse encore, car la marine des deux parties belligérantes se compose au plus de quelques bâtiments légers. Ces guerres ne mériteraient pas d'être mentionnées si elles ne donnaient lieu parfois à des actes isolés de férocité inouïe, qui trahissent chez les auteurs de sauvages passions, effet peut-être du mélange du sang indien avec le sang espagnol.

Don Roman rendait donc un grand service au gouvernement de l'Equateur, en lui offrant son brick tout armé. En échange du secours qu'il apportait, on promit de lui donner, à la fin des hostilités, un vaste terrain dans l'intérieur du pays. C'était là tout ce qu'il désirait, car depuis les événements de Valparaizo il ne croyait plus pouvoir échapper sur mer à la poursuite d'Armand. L'aventurier entrevoyait, comme un dénouement à son crime, l'impunité et la richesse. Maître absolu dans ces vastes domaines, il pourrait y torturer à son aise la noble fille qu'il avait enlevée, et dont le corps seul lui appartenait. Parfois, il faisait un rêve étrange. Il s'imaginait que miss Stanby, après avoir perdu tout espoir d'être délivrée, finirait par se soumettre à son sort. Il l'aimait à la façon de ces animaux cruels, qui déchirent lentement leur proie avant de la tuer, et il ne pouvait se séparer d'elle, trouvant, dans les souffrances mêmes qu'il lui infligeait, une source d'après voluptés toujours renaissantes. Aussi, il s'irritait de la durée d'une guerre ridicule, et tâchait, autant qu'il était en son pouvoir, de la terminer. Il avait pris deux goëlettes à la Bolivie, et ruinait son commerce en croisant sur la côte.

Un matin, il aperçut à l'horizon la goëlette d'Armand. Le soleil venait de se lever, et elle se détachait en noir sur le ciel rose. Il tressaillit en la reconnaissant, car il croyait à la fatalité, comme tous les hommes d'action qui n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au but, et il craignait de succomber dans cette lutte qu'il avait souvent appelée jusqu'alors. Néanmoins, il se prépara au combat.

De son côté, la goëlette, à la vue de l'*Argus*, s'était convertie de toile. Armand avait relâché en Bolivie pour savoir en quel endroit se trouvait don Ramon, et il avait prévenu qu'il allait lui courir sus comme à un pirate. Seulement, il s'était renforcé de vingt soldats indigènes, commandés par un capitaine de fortune, nommé Charmon, ancien sous-officier français, au service de la Bolivie, et qui, à quarante ans, ne possédait encore que la cape et l'épée.

La mer était belle et la brise assez fraîche. Pendant quelque temps, les deux bâtiments, qui cinglaient à contre-bord, essayèrent de se gagner au vent, tout en se tirant quelques coups de canon. L'*Argus*, plus fin voilier que la goëlette, y parvint presque au point de rencontrer des deux lignes du plus près. Il en profita pour envoyer sa bordée de cinq pièces. Sa décharge fut meurtrière pour la goëlette, qui perdit son grand mât de flèche. Don Ramon, craignant qu'elle ne lui

échappât en faisant vent arrière et en se jetant à la côte, voulut en finir. Il laissa porter et l'aborda. Mais il avait trop présumé de l'élan de ses hommes. Ils eurent en face d'eux l'équipage d'Armand et les vingt soldats boliviens, et furent ramenés. Ce fut alors sur le pont de l'*Argus* que la lutte s'engagea. Les matelots français étaient soutenus par un feu bien nourri de mousqueterie que dirigeait le capitaine Charmon, et gagnaient du terrain. Les Brésiliens, sachant d'avance qu'ils seraient traités en corsaires, se défendaient avec le courage du désespoir.

Don Ramon était à leur tête, et, bien que sa taille herculéenne le désignât aux coups de ses ennemis, il n'avait reçu que de légères blessures. Armand et lui, séparés jusque-là par les hasards de la mêlée, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, un peu sur l'arrière du grand mât, à quelques pas du roof. En voyant leurs chefs prêts à en venir aux mains, les combattants s'arrêtèrent. Il y avait pour eux, dans le duel de ces deux hommes, tout l'intérêt d'un drame dont ils avaient suivi les péripéties, et qui, arrivé à son dénouement les passionnait et les tenait haletants et silencieux. Armand et don Ramon serraient de leurs doigts crispés la poignée de leurs sabres et s'examinaient. Chacun d'eux tenait de la main gauche un pistolet, mais ne songeait point à s'en servir. Peut-être dédaignaient-ils ce moyen trop prompt de terminer une lutte qu'ils désiraient depuis si longtemps. Ils éprouvaient une joie profonde à penser qu'ils allaient se frapper, et sentaient leur haine les envelopper tout entiers. Leurs cœurs battaient à coups redoublés, et ils ne se voyaient déjà plus qu'à travers un voile de sang.

Tout à coup, la porte du roof s'ouvrit, et Lucy, ses longs vêtements en désordre, folle d'espérances et de terreur, se précipita sur le pont.

"Armand!" cria-t-elle.

Le Brésilien se retourna violemment, mais, dans ce mouvement, le pistolet qu'il tenait de la main gauche partit, et la balle fracassa le poignet de la jeune femme. Elle tomba défaillante à la renverse, pendant que l'Anglais Smith la tirait en arrière et lui mettait la main sur la bouche.

Armand avait jeté un cri de rage, comme si la balle l'eût atteint lui-même.

"Oui, c'est moi!" dit-il.

Il s'élança, mais il glissa sur le pont et n'atteignit que faiblement don Ramon d'un coup de sabre. Don Ramon alors se jeta de côté par un bond rapide, arracha de la main d'un de ses hommes un fusil tout armé, et, avant qu'Armand eût pu se relever, il le lui déchargea dans la poitrine.

Armand, grièvement blessé, tomba sans connaissance entre les bras de Ledru et du capitaine Charmon. Le combat, un instant suspendu par ce duel, qui semblait devoir y mettre fin, reprit avec un acharnement nouveau. Ce fut au tour des Français de battre en retraite, et ils se replièrent en bon ordre à bord de la goëlette où ils avaient hâte de transporter le corps de leur infortuné commandant. Don Ramon, qui avait perdu beaucoup de monde, ne se crut pas assez fort pour oser les y poursuivre. Loin de là, il orienta ses voiles, tandis que celles de la goëlette étaient encore masquées, et les deux bâtiments, entraînés en sens inverse, rompirent aisément les faibles liens de chanvre et de fer qui les attachaient l'un à l'autre.

La goëlette fit route vers la côte, et mouilla dans une petite anse, afin d'y réparer ses avaries. Quant au trois-mâts, il croisa au large une partie de la journée, et ne disparut qu'au commencement de la nuit.

La blessure d'Armand était grave, mais n'était pas mortelle. La balle avait pénétré au-dessous du cou, et était sortie derrière l'épaule, sans faire aucune lésion importante. La convalescence fut même assez prompte. Au bout de quinze jours, Armand, quoiqu'il fût encore un peu faible, déjeunait avec Ledru et le capitaine Charmon. On venait de l'avertir que le Brésilien avait mouillé l'*Argus* à une journée de la baie de Las Nieblas, sous la protection d'un petit fort et de quatre pièces de canon. Les trois hommes discutaient les moyen d'enlever le bâtiment, mais ils étaient soucieux et inquiets, car ils ne se dissimulaient pas les difficultés de l'entreprise. A ce moment, on annonça qu'un bateau pêcheur avait accosté la goëlette et que le patron de ce vaisseau demandait à lui parler. Il donna ordre de l'introduire.

Quand cet homme entra, Armand et ses compagnons ne purent maîtriser leur étonnement. C'était l'Anglais Smith, le second de l'*Argus*. Il tenait à la main une boîte d'un pied de haut sur un pied de large, et dont les côtés étaient grossièrement assemblés. Il déposa cette boîte sur le plancher et salua gauchement.

"Que venez-vous faire ici?" lui demanda Armand.

— Commandant, répondit l'Anglais, je viens m'acquiescer d'une commission de mon capitaine. Je vous apporte cette boîte et une lettre. Voici d'abord la lettre," ajouta-t-il en remettant un papier au jeune homme.

Armand lut à haute voix :

"Monsieur, pour vous donner une idée de la façon dont j'entends la discipline à mon bord, je vous envoie la tête de l'homme qui a conseillé à miss Stanby de vous écrire. Vous jugerez aussi par là ce dont je serais capable au besoin."

Smith fit glisser dans ses rainures le couvercle de la boîte, et leva par les cheveux une tête livide et sanglante.

"Voici la tête," dit-il simplement.

Les trois spectateurs de cette scène étaient plongés dans une telle stupeur que pas un ne prononça un mot.

Bientôt cependant le capitaine Ledru se souleva sur sa chaise et dit. Un matelot entra.

"Qu'on dispose, dit-il, un cartahut au bout de la grande vergue.

— Oh! fit Smith avec tranquillité, avant de me faire pendre, laissez-moi remettre un deuxième billet au commandant."

Ce billet était de Lucy; il ne contenait que quelques lignes d'une écriture indécise, à peine formée.

"Armand, disait Lucy, fiez-vous entièrement à cet homme, car lui seul peut nous sauver. Croyez-en le triste souvenir que je le charge de vous porter, ma pauvre main qu'on a coupée après ma blessure. C'est celle que je vous tendue le jour de nos fiançailles, et toute morte qu'elle est aujourd'hui, je crois qu'elle tressaillera encore quand la vôtre la touchera...."

"Où est-elle?" demanda Armand.

HENRI RIVIÈRE

(A suivre.)

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE.

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 312.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

MM. B. font la collection.

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Telephone 2243.

LE SUN

Compagnie d'Assurance sur la Vie.

Est la Compagnie d'Assurance sur la vie qui doit être patronisée par toutes les classes de la société.

SOLIDE
ET
PUISSANTE.

Elle offre toutes les garanties désirables.

LE SUN

Compagnie d'Assurance Sur la Vie

MONTREAL.